



DANIEL PANIZZOLI

**QUITTE A VIVRE MA
MORT**

IS EDITION

DANIEL PANIZZOLI

QUITTE À VIVRE
MA MORT

IS EDITION

© 2013 - IS Edition
Marseille Innovation. 37 rue Guibal.
13003 MARSEILLE

www.is-edition.com

Couverture : UP Communication / IS Edition
Crédits photos : ia_64 / Fotolia

RETROUVEZ TOUTES NOS ACTUALITÉS SUR FACEBOOK ET TWITTER :

 www.facebook.com/isedition

 [www.twitter.com/IS Edition](http://www.twitter.com/IS_Edition)

AVERTISSEMENT

Ceci est une fiction inspirée de faits réels.

Cependant, toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

TONY

En cet été 2013, le jour prémédité depuis si longtemps est enfin arrivé. L'homme ciblé est à l'heure, comme à son habitude, au petit matin dès l'ouverture des commerces. Sur la place principale, les habitants s'agitent pour aller acheter le pain quotidien, le tabac et le journal.

Ce ballet de voitures encombrant la chaussée représente le rituel des heures de pointe, certains conducteurs occasionnent des bouchons en cherchant une place de stationnement alors que d'autres, plus égoïstes, bloquent le passage en se garant en double file.

L'homme sort de sa voiture, la tête enfoncée dans les épaules pour éviter que la pluie ne ruisselle sur sa nuque. Il doit mesurer tout juste un mètre soixante-dix, le crâne à moitié chauve révélant la cinquantaine, et le ventre bedonnant lui donnant l'allure d'un petit gros. Son costume est fripé, apparemment de mauvaise qualité et d'un goût douteux, tout comme le cuir de ses chaussures qui ne connaît pas le cirage. D'un pas pressé pour tenter de passer entre les gouttes, il entre dans le bar comme il le fait chaque matin pour boire un café. Dans la salle, tout le monde le salue. Cet homme n'est pas qu'un simple habitué, il n'est autre que le maire de cette commune de mille six cents âmes. Il ne s'attarde pas, juste le temps d'enregistrer les ragots matinaux du taulier¹ et de ses voisins de comptoir. De toute façon, il reviendra prendre son whisky à l'heure de l'apéro, du moins c'est ce qu'il pense en ce moment, car il ne sait pas encore ce que le destin lui réserve. Ce que je lui réserve.

Aujourd'hui, son avenir va dépendre de moi, et je suis bien déterminé à lui faire vivre l'enfer et ce, d'une façon qu'il ne peut même pas imaginer.

¹ *Patron.*

Il faut dire que cet enclé a détruit ma vie, m'a ruiné financièrement, est responsable de mon divorce ainsi que de la perte de ma maison. Pour comprendre, il faut remonter cinq ans en arrière.

Je fis sa connaissance après avoir décidé de quitter mon métier de routier pour reprendre un commerce avec ma femme, afin d'être plus proche d'elle. On choisit d'acheter son auberge.

Or, quelques mois plus tard, on apprit que les trois salles du restaurant, la cuisine et les dix chambres de l'hôtel ne respectaient pas les normes de sécurité et d'hygiène. L'établissement était officiellement déclaré interdit au public. Toutefois, on continua à exercer suite à un arrangement à l'amiable avec le propriétaire qui nous avait promis de prendre les mesures nécessaires et à sa charge, pour rendre l'entreprise conforme et exploitable.

Un an et demi plus tard, n'ayant pas tenu sa parole, le maire fut conduit en garde à vue suite à la procédure que nous avions entamée. Je fus convoqué avec ma femme à de nombreux interrogatoires interminables. Suivirent cinq longues années de procédure et d'attente, avec jugement en appel suivi d'un pourvoi en cassation. Nous fûmes reconnus victimes d'escroquerie et le maire fut condamné à six mois de prison avec sursis, trois ans d'inéligibilité, mille euros d'amende et au versement de trois mille euros de dommages et intérêts. Pour une malversation de cent quarante mille euros, ce n'était pas cher payé et nos dommages et intérêts n'en étaient pas vraiment puisqu'ils ne couvraient même pas nos frais d'avocat !

Le comble, au Tribunal de Grande Instance puis en appel nous fûmes déboutés pour l'annulation de la vente. Nous étions donc victimes à la fois d'escroquerie et d'injustice.

Après ces longues années d'attente, d'angoisse et de nuits

sans sommeil à gamberger, craignant à juste titre que la justice protège un élu qui s'en était sorti à bon compte, nous nous posions de nombreuses questions. Comment réagir quand le facteur nous apportait un avis des greffes du tribunal nous informant de la prochaine visite d'un expert pour évaluer notre maison afin qu'elle soit saisie ? Comment nous comporter alors que nous trimions depuis quinze ans dix-sept heures par jour, six jours sur sept, nous privant de vacances, de loisirs et roulant en vieilles voitures de plus de vingt ans par souci d'économie ? Tous ces sacrifices en vue de restaurer la maison de nos rêves. Que faire quand la justice rendit son verdict et que l'on se rendit compte que nous n'avions plus aucun recours ? Dans ces moments-là, on se sent bien seuls et abandonnés, impuissants, on s'aigrît et la colère nous emporte. N'étant pas un homme soumis, cette situation me devint insupportable. Je ne suis pas du genre à baisser mon froc et à me laisser insulter par un escroc en subissant une telle injustice, mon sang bout dans mes veines et je ne peux que me rendre justice.

Il n'est pas anodin de préciser que, depuis quinze ans, je n'étais pas un citoyen ordinaire si l'on considère mon passé. En effet, le jour de ma quarantième année, j'avais opté pour une vie saine, honnête et respectueuse envers autrui.

Auparavant, j'étais voyou. Ma destinée m'avait conduit très jeune à la délinquance, la haine au ventre contre la société. Issu d'une famille d'ouvriers, je fus maltraité durant mon enfance. Pendant ces quarante années, ne connaissant que violence, alcool, drogues, vols et magouilles, je passais mon temps à jouer au chat et à la souris avec les flics. À cette période-là, je ne me posais pas de questions au sujet de mon quotidien et de mon avenir, je considérais ma marginalité comme une fatalité sans retour. J'étais comme incrusté dans ce milieu du banditisme, régi par ses propres règles, sa loyauté et son code d'honneur, du moins à cette époque-là, car les façons d'agir et de penser sont bien différentes de nos jours. C'est peut-être pour cette raison que je décidai à quarante ans de changer de vie. J'étais aussi certainement fatigué, usé de chasser et d'être traqué, car il faut bien avouer que le

métier de voyou devenait de plus en plus difficile suite aux nouvelles technologies utilisées pour protéger les richesses, ainsi que celles mises à la disposition des services de police...

Ce ne fut pas une mince affaire de devenir un honnête citoyen. Pour commencer, je dus changer d'environnement géographique, aller là où je n'étais connu de personne, là où je ne serais pas tenté par des propositions malhonnêtes. Il fallut également quitter mes amis, enfin m'en éloigner, accepter de les voir moins souvent, je parle de ceux qui n'avaient rien à voir avec mes activités marginales, ceux qui étaient ravis de mon changement de comportement. Je choisis la Dordogne par opportunité, un vieil ami qui y résidait depuis peu m'avait fait découvrir cette belle région, et j'avais trouvé une petite maison à retaper pour un prix dérisoire. Même si cette nouvelle vie ne fut pas facile à démarrer, pour de multiples raisons professionnelles et sentimentales, j'étais tellement déterminé à repartir sur de bonnes bases, et surtout suivant une morale irréprochable, qu'aucun obstacle ne pouvait me faire changer d'avis. Sauf cet enculé qui, plus tard, me vendrait cette auberge et raviverait ma haine, la rancune et la vengeance.

Pour bien comprendre ma situation, il faut que je commence par le début de mon histoire, ce qu'était ma vie avant... Quand j'étais voyou.

Je m'appelle Tony Prazzelini et à l'âge de dix-neuf ans, mon métier c'était voleur. On peut dire que je suis né dans la rue des bas-fonds de Nancy. C'est sûr qu'on ne s'improvise pas cambrioleur du jour au lendemain, il y a tout un chemin à parcourir et des étapes à franchir. C'est une profession avec un apprentissage qui commence bien souvent par le vol à l'étalage, que je commençai à pratiquer dès l'âge de huit ans. Tout était bon à prendre, il suffisait de trouver les acheteurs qui bien souvent me passaient commande dans la cour de l'école. Généralement,

c'étaient des gosses de riche qui claquaient leur argent de poche en disques vinyls, outillage, accessoires pour leurs pélare² et des tas de trucs dans le genre. Je n'avais aucune spécialité particulière et au fil des années, la chourav³ devint même un plaisir. Cela me permettait de changer régulièrement de pélare et de chableuse⁴, pour les bicrav⁵ parfois en pièces détachées, ou tout simplement pour me déplacer le temps d'une balade ou me rendre au bahut.

Tout le monde connaît bien le proverbe : « Qui vole un œuf, vole un bœuf ! ». Et cela se vérifia crescendo, sans que je m'en rende vraiment compte. Pour obtenir de l'argent liquide, je visitais les vestiaires des établissements sportifs pour y faire les poches, ou j'allais chez les curés piller les troncs d'église pendant que les croyants suivaient leur cours de catéchisme. Je pratiquais également le racket à la rokmass⁶ en faisant la sortie des bahuts ou des facultés. Le tchour⁷ des métaux rapportait également pas mal de lovés⁸ et connaissant beaucoup de manouches, gitans, voyageurs et ferrailleurs, je n'avais aucun problème pour fourguer⁹ le komff¹⁰ tant convoité. Mes premiers casses¹¹ avec effraction eurent lieu dans des caves et des greniers où je trouvais toutes sortes de valeurs telles que des objets de brocante, parfois même des antiquités. Sur les chantiers, je me procurais métaux, matériaux et outillage qui se bricrav michto¹².

Dans le milieu de Nancy et sa banlieue, je faisais ma place en bénéficiant d'une bonne réputation. À l'époque, les voyous possédaient un code d'honneur, une parole donnée était un

² *Vélo.*

³ *Voler.*

⁴ *Mobylette.*

⁵ *Vendre.*

⁶ *Serpette (ramosse, chaurie, hokemes).*

⁷ *Voler (tchourav, tchurav, liav).*

⁸ *Argent.*

⁹ *Revendre.*

¹⁰ *Cuivre.*

¹¹ *Cambriolage.*

¹² *Bien (beau, bon, correct).*

certificat d'honneur, mais ce n'était pas du jour au lendemain qu'on l'obtenait. Il était parfois nécessaire de se battre et de prouver au fil des années qu'on ne reviendrait pas sur sa parole.

Beaucoup de crapules pensent que le chtar¹³ les valorise, mais mon opinion est bien différente. Il faut se faire malin, réfléchir à deux fois avant de passer à l'action et surtout savoir tenir sa langue. Il faut shpugue¹⁴. Cela ne sert à rien que l'entourage connaisse les activités en cours ou passées, seuls les receleurs se retrouvent au parfum par nécessité. Ils sont d'ailleurs souvent à l'origine de la perte du voleur, pour eux le gain étant finalement plus fructueux et surtout sans risques, beaucoup d'entre eux deviennent des danseuses¹⁵.

Très jeune, j'avais des amis beaucoup plus âgés que moi qui étaient soit liés au grand banditisme, soit des casseurs de haut niveau ou des braqueurs de banque, et leur fréquentation me donna un aperçu de ce qu'il fallait faire ou pas. À cet âge-là, mon casier judiciaire ne comportait pas de comparution pour vol, il était juste noirci pour causes de bagarres, délits de fuite et consommation de stupéfiants. Je m'étais fait grindos¹⁶ une fois dans une boutique à l'âge de treize ou quatorze ans pour un bracelet-montre et un schnitz¹⁷ qui m'avaient été commandés. J'avais eu le culot de les chouraver en passant derrière le comptoir de la boutique. Ce jour-là, le taulier m'avait laissé ma chance en n'appelant pas les shmitts¹⁸, mais en me faisant pestrav¹⁹ le larcin tout en demandant que je ratrole²⁰ avec mon dabe²¹ pour récupérer la camelote et la monnaie qu'il aurait dû me rendre. Finalement lui aussi était un voleur sachant que je ne reviendrais jamais.

¹³ *Prison.*

¹⁴ *Prévoir à l'avance.*

¹⁵ *Balance (indicateur).*

¹⁶ *Se faire choper, arrêter.*

¹⁷ *Couteau, poignard (tchouring).*

¹⁸ *Policier en uniforme.*

¹⁹ *Payer (pésarav).*

²⁰ *Venir, amener.*

²¹ *Père.*

Chez les arsouilles, à chacun sa spécialité, moi j'étais doué dans plusieurs domaines, c'est une des raisons pour laquelle les vieux voyous m'appréciaient, je leur rendais divers services, en particulier en volant des voitures. Comme j'avais travaillé dans l'automobile, il n'y avait alors pas de secret pour ce faire. Autant ouvrir les voiture proprement sans faire de casse, et pour les démarrer ce n'était qu'un jeu d'enfant, tout comme pour les maquiller afin qu'elles puissent circuler en toute légalité. Dans ce secteur, le chav²² ne manquait pas, il y avait ceux qui avaient besoin d'une voiture pour faire un casse, ceux qui avaient eu un accident responsable et qui par défaut d'assurance devaient changer leur véhicule, ceux qui achetaient une épave pour récupérer la carte grise et qui avaient donc besoin d'un véhicule similaire. J'avais comme complices un ferrailleur qui en deux temps, trois mouvements, faisait disparaître une carcasse de vago²³ et un garagiste qui pouvait me refaire une peinture complète dans la nuit et me fournir l'outillage nécessaire pour surfrapper les numéros de châssis. Toujours dans le domaine des vagos, je m'étais fait la bonne réputation de fracasser des voitures pour des coups à l'assurance, ce qui me permit de faire de belles cascades et d'acquérir une certaine dextérité dans la conduite rapide, cela me permettait de m'amuser tout en m'entraînant à piloter vite. Bien sûr, une bonne enveloppe me revenait, la somme variait selon le type de la commande et des risques encourus, elle représentait le plus souvent un pourcentage par rapport au prix de la prime d'assurance.

Un proverbe dit qu' « on ne choisit pas sa famille ». Pour ma part, je le regrette bien fort en pensant à mon vieux qui me détestait et me maltraitait depuis mon plus jeune âge. Le proverbe suit en précisant qu'on choisit ses amis et je n'en manquais pas, mon métier de voleur exigeait d'avoir des relations dans tous les secteurs. Je connaissais du monde de tous les

²² Travail (abrégié de chafrav).

²³ Voiture.

milieux et exerçant toutes sortes de professions. J'avais aussi la chance de ne pas laisser indifférent le regard des femmes, souvent celles issues de milieux bourgeois, ce qui n'était pas négligeable pour suivre des conversations opportunes ou obtenir des renseignements sur des proies à délester de leurs richesses.

Aussi, tout comme les condés²⁴, les voyous ont leurs indics, et généralement les renseignements se paient. La somme peut dépendre de la valeur de l'information, ou être un pourcentage du gain récolté, mais parfois ils sont gratuits pour rendre service, par vengeance où un prêté vaut un rendu. Moi j'avais aussi la chance d'avoir une balance²⁵ chez les shmitts, le père d'un de mes amis était inspecteur, il respectait mon comportement et mon code d'honneur, et ne me demanda jamais de contrepartie, ni de faire une quelconque allusion qui m'aurait amené à devenir une boucav²⁶. Il m'était surtout utile pour me prévenir quand j'étais dans le collimateur de l'antigang.

²⁴ *Inspecteur de police, flic en civile.*

²⁵ *Indicateur, cousin, danseuse (une boucav).*

²⁶ *Parler, dire, dénoncer (une boucav est un indicateur).*

LE CASSE

À cette époque-là, j'avais retrouvé Guendalina, une de mes anciennes conquêtes, qui était devenue mon amante. Elle était vendeuse de fringues de luxe et en avait marre de ses tauliers qui ne lui témoignaient aucun respect et lui octroyait un salaire dérisoire. J'avais appris qu'ils possédaient plusieurs boutiques et que son patron allait tous les jeudis sur Paris en transportant d'importantes sommes d'argent en espèces pour ravitailler les boutiques. Comme cette information n'était pas tombée dans l'oreille d'un sourd, je commençai à gamberger sérieusement en m'intéressant aux liquidités acheminées. Lorsque je rendis visite à Guendalina quelques jours plus tard, je lui racontai, avec diplomatie, mes intentions les concernant, susceptibles de lui procurer, à elle aussi un bon pécule et une vengeance sur ses employeurs.

— Eh ! Tony, décidément on ne se quitte plus !

— Salut ma gueule, guetz²⁷?

— Ouais bof ! Le train-train, mes boss me prennent toujours autant la tête, enfin tu vois quoi !

— Justement, ça te brancherait de les foutre dans la merde ?

— Sûr que oui ! Pourquoi ?

— Eh bien ! J'ai gambergé par rapport à ce que tu m'as dit la dernière fois, que ton taulier va toutes les semaines chercher de la came sur Paris. Tu sais à peu près avec quelle somme en cash il se trimbale ?

— Oh ! Il doit y en avoir pas mal, il fait énormément de black.

²⁷ Ça va ?

— Pas mal ? Ça fait quoi ?

— Difficile à dire, je ne suis pas dans la confiance, mais vu la quantité des articles dont beaucoup de cuirs, il doit bien y en avoir pour cinquante à cent mille francs.

— Cinq bâtons²⁸ minimum ?

— Oui, ça c'est sûr, pourquoi tu as l'intention de le braquer ?

— Le braquer non, mais les casser²⁹ chez eux, ça peut se faire.

— Alors là ! Ce serait vraiment bien fait pour leur gueule.

— Ouais, t'as raison et en plus de ta satisfaction, je te donnerais ta part, ça te ferait un peu de lovés, mais va falloir que tu m'aides.

— Oh oui ! Pas de problème Tony, mais comment ?

— Tu connais leur adresse ?

— Oui, c'est en banlieue dans une résidence, mais je ne me souviens plus du nom, attends, je vais te faire un plan... Tu vois, quand tu seras au dernier feu de l'avenue Carnot, tu prendras à droite, la résidence est à cinquante mètres à droite, c'est la première entrée, mais je sais qu'il y a un concierge.

— Hum ! Faut que j'aïlle dicav³⁰, tu dis que c'est tous les jeudis qu'il va à Paris ?

— Oui, ça c'est sûr.

— Bon, tu gardes ça pour toi ma gueule, tu n'en parles même pas à ton katch³¹, je compte sur toi ! Et je te tiens au parfum.

Cela n'allait va pas être facile, il fallait taper³² chez eux, hors de

²⁸ 1 bâton = dix mille francs ou mille cinq cents euros.

²⁹ Cambrioler.

³⁰ Regarder, voir, mater, épié.

³¹ Homme en yéniche. Bois en gitan et manouche (câch).

³² Action d'un cambriolage.

question de braquer le taulier. Les braquages mènent devant une cour d'assises et la peine encourue est de minimum cinq ans, alors que celle d'un vol qualifié est de maximum cinq ans.

De toute évidence il fallait faire le casse un mercredi, la veille du jour où son patron allait à Paris. Par déduction l'argent se trouverait obligatoirement chez lui, surtout qu'une bonne partie de ces liquidités n'était pas déclarée, celle des achats effectués essentiellement au black, ceux qu'il faisait dans le quartier du Sentier dont la réputation n'est plus à faire.

Là où ça se compliquait, c'était que ses tauliers habitaient une résidence avec concierge et qu'il fallait taper en plein jour, et fracasser une porte fait beaucoup de bruit. Ce n'était pas dans la poche, mais rien n'est jamais facile, surtout dans ce métier. Guendalina, très emballée à l'idée de dépouiller ses tauliers, avait, elle aussi, gambergé et m'avait annoncé que tous les matins, sa patronne faisait le tour de ses boutiques et qu'habituellement son trousseau de clés restait dans son bureau. Ce détail allait remédier à mon problème, la solution serait de casser sans effraction, donc sans bruit, d'autant plus que devant les tribunaux, la peine est réduite dans cette situation, ce qui n'est donc pas insignifiant.

Ce matin-là, je me rendis dans un kauf³³ situé à côté de la boutique de Guendalina, afin de chouf³⁴ les allées et venues de sa taulière en m'arrangeant pour ne pas la croiser, puis emprunter le trousseau de clés pendant une petite demi-heure, juste le temps d'aller faire des doubles. Il fallait en sélectionner deux, une pour ouvrir la porte d'entrée de l'immeuble et l'autre pour accéder à l'appartement. N'étant pas certain de mon choix, je fis six doubles des clés du trousseau assez fourni. À cause du concierge, je ne pouvais pas me permettre d'aller et venir pour vérifier leur bon fonctionnement, mais je devais tout de même faire un état des lieux.

³³ *Bar, bistrot.*

³⁴ *Repérage, épier, regarder.*

Ensuite, j'allai chez un de mes potes pour qu'il me prête un costume-cravate, puis allai chez Graziela, une amie d'enfance, qui tenait un salon de coiffure pour lui demander de me teindre les cheveux en noir corbeau. Elle le fit, tout en sachant que je n'étais pas un saint et en se doutant de la raison de cette transformation, mais elle ne me posa aucune question.

Quelque temps auparavant, dans un bar, j'avais fait la connaissance d'un représentant en montures de lunettes et j'avais réussi à lui en acheter deux paires de démonstration à verres blancs.

Le jour J arriva, c'était un mercredi après-midi. Mes fausses priles³⁵ de vue sur le nez et revêtu de mon beau costard, je garai ma vago loin de la résidence, c'était inutile d'en chourav une juste pour aller faire un chouf. Je portais un joli bouquet de fleurs, me permettant à la fois de dissimuler en partie ma tronche et de faire croire à un rendez-vous galant ou courtois. Je commençai par essayer les clés pour ouvrir la porte d'entrée de la résidence, tout en faisant mine de chercher la sonnette de mon hôte sur l'interphone. Deux essais suffirent pour accéder à l'entrée assez vaste. Sur la droite se trouvait l'appartement du concierge et face à moi la montée d'escalier. Pour atteindre le dernier étage, j'enjambai les marches quatre à quatre sur la pointe des pieds, sans me faire dicav du concierge ou d'un voisin. Il n'y avait que trois étages et deux appartements par palier, un silence angoissant régnait, même si je savais que je n'étais là qu'en repérage. L'adrénaline montait aussi vite que je montais les marches de l'escalier. Au cas où le voisin de ma proie serait curieux, j'avais prévu de scotcher l'œil-de-bœuf de la porte de son appartement qui faisait face à celle que je devais tenter d'ouvrir.

En évitant le cliquetis des clés qui s'entrechoquent, ce qui aurait résonné dans ce silence, je n'eus besoin que de quelques secondes pour essayer les deux verrous de la porte d'entrée, utilisant deux clés différentes. Je n'avais pas prévu deux verrous

³⁵ Lunettes.

de sûreté, mais j'avais bien choisi les doubles parmi celles du trousseau de la propriétaire. Je fus surpris par les aboiements d'un dzukel³⁶ derrière la porte, je devais faire vite, refermer les verrous doucement pour éviter le moindre bruit, alors que les aboiements du clébard résonnaient dans l'immeuble. Il ne me resta plus qu'à enlever le morceau de scotch de la porte du voisin et à repartir sur la pointe des pieds. Par chance, je ne croisai personne.

Je jetai les trois clés inutiles et marquai à l'aide de mon bout de scotch celle de la porte d'entrée en guise de repère, ce qui me ferait gagner du temps le jour de l'opération. Satisfait de mon chouf, malgré ce putain de chien vraiment gênant, j'allai offrir les fleurs à ma daronne³⁷. Évidemment, avec mes cheveux noirs, mes fausses lunettes et mon beau costard, elle ne me reconnut pas immédiatement, il lui fallut en effet un certain temps avant de réaliser qu'elle se trouvait en face de son propre fils. Sa réaction me donna un bon aperçu en cas de confrontation avec un témoin chez les lardus³⁸. Ma petite mère, qui connaissait mes activités douteuses, arborait un petit sourire en coin, mais me déclara qu'elle appréciait de me voir vêtu ainsi, et ajouta que je « portais bien le costume », pour employer son expression.

Le soir même, je retournai chez Guendalina.

— Eh ! Tony, tu vas bien ?

— Oui ça guetz ma gueule. T'es toute seule ? Ton Katch n'est pas là ?

— Non, entre, alors t'es allé chez mes patrons ?

— Oui, j'ai réussi à ouvrir la lourde avec les clés, le problème c'est qu'ils ont un clébard.

— Ah oui ! J'ai oublié de t'en parler, t'inquiète pas, c'est qu'un

³⁶ *Chien.*

³⁷ *Mère.*

³⁸ *Gendarmes.*

petit roquet.

— Oui mais il gueule le bâtard de sa race. Ta taulière, elle l'emmène jamais avec elle à son chav ?

— Si, mais c'est rare, justement parce qu'il aboie trop souvent devant les clients.

— Bon, faut que je gamberge, je vais quand même pas le buter ce bâtard ! C'est pas mon style, de toute façon, je vais pas casser tout de suite, je ne pense pas que des témoins m'ont dicav mais on sait jamais.

— Oui, je comprends, tu veux faire ça quand ?

— C'est à quelle période que vous faites les meilleures ventes ?

— Ben ! Au début de l'été et avant l'hiver. Les clients achètent leurs tenues d'été et ils se préparent aussi pour les vacances, idem pour la rentrée en septembre-octobre.

— C'est à ces moments-là qu'il faudrait que je tape, juste avant que tes tauliers aillent se ravitailler, ils doivent prévoir un bon stock pour la saison, non ?

— Oui, t'as raison.

— Alors c'est là que ton patron doit avoir le plus de lovés. Et cet été, c'est quel mois à ton avis le mieux ?

— Début juin quand ils ont touché la paie.

— Hum ! Michto ça me laisse deux mois pour me préparer. Bon, surtout tu pénav³⁹ tchi⁴⁰ à personne, même pas à ton gavallo⁴¹.

— Mais non, t'inquiète pas. Tu bois une bière ?

On finit la soirée en se mettant quelques canettes de bière

³⁹ *Parler, dire.*

⁴⁰ *Rien (que tchi).*

⁴¹ *Homme non gitan/manouche.*

dans le cornet et en nous défonçant au chichon⁴² et, histoire de me remémorer le passé, j'ai bouillavé⁴³ Guendalina comme on en avait pris l'habitude après notre séparation...

J'avais donc le temps de me préparer tranquillement et de résoudre le problème du dzukel, car il fallait que je trouve la solution pour entrer sans lui faire de mal, eh oui ! Je travaillais avec la haine mais sans violence, c'était ma devise.

Ce mercredi-là, j'étais prêt et déterminé pour mon premier gros casse. Par précaution, j'étais le seul à savoir que j'allais agir, même Guendalina n'était pas avisée de cette décision. Elle aurait pu se comporter différemment devant ses tauliers, ce qui aurait pu nuire lors des interrogatoires que les condés ne manqueraient certainement pas de lui faire subir lors leur enquête. Car généralement, les employés sont les premières personnes suspectées, mais ça elle ne le savait pas encore.

La température devait avoisiner les vingt-cinq degrés en ce début d'après-midi de printemps 1977. Sous cette chaleur étouffante, la perruque aux cheveux mi-longs et frisés chauffait mon crâne et mon front suintait de sueur. Assis derrière le volant d'une BMW 525, six cylindres, chouravée la veille au soir et que j'avais choisie pour sa rapidité. Moi qui ne portais jamais de lunettes de soleil, j'étais irrité par la monture des fausses priles de vue qui me titillait le pif. Par précaution, j'avais revêtu deux tenues superposées en cas de cavale, mais la transpiration collait déjà mes cuisses aux deux pantalons, un jeans trop serré recouvert d'un jogging. Mon but était évidemment de ne pas me faire remarquer, mais en plein jour, comme je risquais de croiser d'éventuels témoins, je devais éviter le plus possible de me faire dévisager. La combine consistait alors à attirer l'attention des regards sur certains détails, comme la couleur voyante du jogging et certains détails physiques, que j'avais pensé à ajouter à mon personnage, comme de faux tatouages. J'avais donc dessiné deux rangées de pointillés sur mon cou, m'étais fait des yeux de biche, avais bleui mes deux mains avec une rose des vents, mes doigts

⁴² *Cannabis*.

⁴³ *Baiser (bouyé)*.

ressemblaient à un jeu de cartes, sans oublier les trois points de « mort aux vaches ». En été, le problème est d'éviter de porter des gants, alors comme j'avais de la corne sur les index et les pouces, je les avais passés à la meule pour effacer mes empreintes et j'avais enduit tous les doigts de colle forte transparente. J'étais enfin prêt pour mon premier gros casse.

Je regrettais d'avoir opté pour le port d'une perruque, j'aurais dû teindre mes cheveux car toute la tête me démangeait, sans parler de la transpiration, mais il était trop tard, il fallait subir cette gêne, de plus les lunettes commençaient à m'agacer sérieusement le nez. J'étais conscient que mon plan avait une faille, car il n'existait aucune sortie de secours, une seule entrée, une seule sortie. La fuite par les toits n'étant pas possible puisque le bâtiment était isolé des habitations voisines.

À cinq cents mètres avant d'arriver sur les lieux, l'adrénaline commença à monter, je devais rouler prudemment, ça aurait été trop con de se faire grindos pour un tchour de vago. Je me garai à vingt mètres de l'entrée de la résidence. Par chance avec cette chaleur, il n'y avait pas grand monde dehors, les vieux faisaient la sieste et seulement un groupe de quelques jeunes étaient assis à quelques centaines de mètres sur un banc sous l'ombre d'un arbre. Je ne perdus pas de temps à identifier les trois clés grâce au scotch que j'avais collé sur celle de la porte de l'entrée, le bouquet de fleurs n'avait pas été oublié, et je passai devant la conciergerie d'un pas léger, sur la pointe des pieds sans me faire remarquer. Arrivé sur le palier devant la porte de « ma banque », je collai, comme prévu, un autre morceau d'adhésif afin d'obstruer l'œil-de-bœuf du voisin au cas où il serait indiscret. Après avoir inséré les deux clés dans les serrures, je sortis de ma poche une bombe lacrymogène paralysante. Heureusement dans la cage d'escalier il faisait un peu plus frais qu'à l'extérieur, cependant j'étais déjà en nage sous mon déguisement. Doucement, j'ouvris les deux verrous, retirai les clés, et j'entendis le chien qui grognait derrière la porte mais n'aboyait pas encore. Sans bruit, mais rapidement, j'entrouvris la lourde et distinguai le museau du

roquet qui se prit aussitôt une bonne giclée de gaz. En deux temps, trois mouvements, j'avais pénétré dans l'appartement, la bête aboyait, je l'empoignai par le cou, lui remis un jet de lacrymogène dans la truffe tout en cherchant la porte des Dardanelles⁴⁴ pour l'y enfermer. La bête se calma et j'attendis quelques instants en écoutant les moindres bruits extérieurs tout en dicav par l'œilleton de la porte pour m'assurer que le voisin n'avait rien remarqué. À cet instant-là, l'adrénaline était montée au summum. Le gros problème était que mes yeux chialaient comme ceux d'un gosse à cause des vapeurs émanant du gaz lacrymogène. Je ne pus m'empêcher de retirer la perruque pour me gratter la tête avant de la poser sur le sol devant la porte avec la paire de priles et le bouquet de fleurs.

Ouf ! Cela faisait du bien, je sentais comme un courant d'air sur la tête, j'avais les cheveux trempés et plaqués par la sueur, les « rideaux collaient aux fenêtres », le jeans en dessous du jogging adhéraït aux jambes ce qui me gênait pour m'accroupir lorsque je commençai à fouiller l'appart'. Un rapide coup d'œil dans toutes les pièces pour visualiser les lieux. Je fis une halte dans la cuisine pour me passer de l'eau abondamment sur les yeux et le visage pour éliminer le gaz lacrymogène resté sur ma peau, et aussi pour me rafraîchir. Une pause frigo s'imposa afin de me désaltérer avec de l'eau bien fraîche.

La première pièce que je fouillai fut la chambre à coucher. Ce fut long et pas évident de trouver l'argent garav⁴⁵, je n'étais pas ni du genre à tout saccager, ni à mettre le bordel. Ça ne sert à rien et c'est bruyant, chaque meuble fut fouillé méticuleusement, et c'est à ce moment précis que l'on viole l'intimité de nos proies. Il y a des tas de trucs que beaucoup s'empresseraient de chourav : appareils photo, téléviseur, chaîne hi-fi ou caméscope – enfin des trucs dans le genre – qui se fourguent bien, mais je n'étais pas intéressé, c'était de la fraîche⁴⁶ que je cherchais. Le clébard

⁴⁴ WC.

⁴⁵ Cacher.

⁴⁶ Argent en espèce.

enfermé dans les chiottes ne la ramenait plus, même pas un petit grognement, le calme régnait.

Il me fallut une bonne demi-heure pour enfin trouver mon bonheur dans un petit meuble situé tout simplement dans le corridor près de la lourde d'entrée. La petite porte du bas était fermée à clé, mais il me suffit tout bonnement de retirer le tiroir supérieur et de plonger à tâtons la main dans l'orifice pour sentir un paquet en plastique que je m'empressai de sortir.

Eurêka ! Les lovés étaient en vrac dans un sachet de supermarché, ces gens-là n'avaient vraiment aucun respect pour l'argent ! Le temps de remettre la perruque et les lunettes, un dernier coup d'œil à travers l'œil-de-bœuf pour épier la porte du voisin d'en face, et je me retrouvai sur le palier après avoir refermé doucement la porte, mais sans prendre la peine de tourner la clé, il n'y avait de toute façon plus rien à chourav ! J'enlevai le scotch de l'œil-de-bœuf du voisin et la descente des escaliers se fit à nouveau sur la pointe des pieds en grandes enjambées, tout en espérant avoir encore la chance de ne pas me faire dicav en passant devant la conciergerie.

Mon cœur battait à cent à l'heure, l'adrénaline n'était pas encore retombée, dans la rue le bouquet de fleurs cachait un des profils de mon visage. Je ne pouvais m'empêcher de me demander quelle quantité d'argent pouvait se trouver dans le sac, il était bien plein. Je ressentais de la joie en moi, sans toutefois me déconcentrer. Au volant de la BMW, la pression retomba lentement. Tout en roulant, j'enlevai mon déguisement en commençant par la perruque, le plus difficile étant le jogging, pas évident de faire un strip-tease en conduisant, puis je rangeai le tout dans un sac de sport avec les lovés.

Quelques kilomètres plus loin, je garai la BMW non loin de l'endroit où j'avais parké ma vago. Un petit coup de chiffon sur le volant, le levier de vitesses, le frein à main et les poignées de porte intérieure et extérieure pour effacer d'éventuelles empreintes et l'affaire fut dans le sac !

Arrivé chez moi, les comptes annoncèrent un butin d'un peu plus de sept bâtons, ce fut le meilleur moment de la journée. Dans ces cas-là, on fait des petits tas de biftons qu'on étale sur la table, c'est plus facile pour faire le total ensuite, et je recomptai plusieurs fois. Je ne prévins pas immédiatement Guendalina qui, dès le lendemain matin, se ferait embarquer sur son lieu de travail et interroger à la PJ⁴⁷. Je ne lui annonçai la bonne nouvelle qu'une semaine plus tard, et elle fut surprise que le gain soit en fait plus important que ce qu'elle avait calculé. En effet, comme il avait été convenu qu'elle toucherait un pourcentage du butin, et que ses tauliers, ne pouvant pas justifier une telle somme en liquide chez eux, n'avaient déclaré que la moitié de la somme dérobée, elle n'espérait pas recevoir autant d'argent. Bien qu'ayant lu leur déclaration dans les journaux, Guendalina toucherait la part correspondant au montant réel du vol, je suis un homme d'honneur et loyal. Elle avait fait un bon travail d'information, grâce à elle j'avais pu entrer sans effraction et elle avait tenu bon chez les condés, même après plusieurs interrogatoires. Elle méritait donc son argent.

Après quelques mois d'enquête, mon indic m'apprit que l'antigang savait que j'étais l'auteur du casse. Cependant, par prudence, je ne lui confirmai pas cette information. J'avais fait un travail de professionnel, j'avais tapé sans effraction et n'avait pas tchour de matériel. C'est pourquoi les condés ne purent trouver aucune preuve leur permettant de demander une commission rogatoire afin me serrer pour un interrogatoire.

Je ne fus donc pas inquiet et ne passai même pas une heure en garde à vue. Mon premier gros casse fut une belle réussite, et je n'avais jamais disposé d'une telle somme d'argent auparavant. J'étais fier de moi, et à cette époque-là, avec autant d'argent, j'avais de quoi voir venir pour vivre d'un point de vue financier.

— *FIN DE L'EXTRAIT* —

⁴⁷ *Police Judiciaire.*

Table des matières

Avertissement

Tony

Le casse